

# L'EVOLUTION EN HISTOIRE

## selon Arnold TOYNBEE

par **Gérard Donnadiou**

Vice-Président de l'AFSCET, Professeur de théologie fondamentale au Collège des Bernardins  
[gerard.donnadiou@wanadoo.fr](mailto:gerard.donnadiou@wanadoo.fr)

Dans le monde si divers des historiens, le britannique Arnold Toynbee (1889-1975) se présente comme l'un des rares à vouloir penser "l'histoire totale" de l'humanité.<sup>1</sup> Au terme d'une vie entière consacrée à sa discipline, il nous invite à considérer l'histoire d'un point de vue extrêmement élevé, le seul d'où ses lignes de force apparaissent avec une remarquable clarté. Cette prétention explique le curieux mélange d'admiration et d'indignation dont son œuvre est l'objet parmi les historiens. Mais même controversée, *"elle appartient désormais à la culture de notre temps"* suivant la remarque de Raymond Aron.

Quelle est la méthode d'Arnold Toynbee; dans sa démarche historique d'intention scientifique, quelle est la grille d'interprétation qu'il se propose de jeter sur le réel ? C'est la question à laquelle je vais m'efforcer de répondre en me situant dans le cadre de la pensée systémique.

Pour Toynbee, l'historien a pour mission, à l'instar de tout scientifique, de rendre intelligible (ou compréhensible) le foisonnement de l'observable. Mais pour lui, cette explication ne peut reposer sur le dévoilement de quelque variable cachée : le sens de l'Histoire du marxisme, le développement de l'Esprit universel de Hegel, le doigt de Dieu ou la divine Providence des théodicées. Les lois de l'histoire sont à rechercher dans l'histoire elle-même. En quelque sorte, l'histoire doit expliquer l'histoire.<sup>2</sup>

Pour cela, Toynbee va chercher à mettre en évidence dans l'histoire de l'humanité, des champs d'observation relativement autonomes, des correspondances d'évolution, des régularités de fonctionnement .

### 1. La civilisation comme unité de champ d'intelligibilité

Contrairement à l'historiographie traditionnelle (thèse dominante tout au long du 19<sup>ème</sup> siècle notamment), la nation ne constitue pas pour Arnold Toynbee l'unité pertinente d'observation historique. Même pour des nations aussi anciennes que la France et l'Angleterre, il disqualifie cette prétention en montrant le dense réseau de leurs influences et emprunts réciproques. Pour lui, les champs intelligibles de l'étude de l'histoire *"sont des sociétés qui ont une plus grande expansion, dans le temps et dans l'espace, que des nations ou des cités-Etats ou que n'importe quelles autres communautés politiques"*.

---

1 Note de l'éditeur :

L'historien britannique Arnold J. Toynbee (1889-1975) -à ne pas confondre avec son oncle, Arnold Toynbee (1852-1883), créateur du concept de révolution industrielle- est considéré comme l'une des grandes figures intellectuelles et humanistes du XX<sup>e</sup> siècle. Après des études classiques et un début de carrière d'enseignant d'histoire grecque et byzantine, il fut affecté aux Renseignements politiques du Foreign Office en 1915 et participa en 1919 à la Conférence de Paix. Entre 1925 et 1955, il fut directeur de recherche au Royal Institute of International Affairs et professeur d'histoire des relations internationales à l'Université de Londres.  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Arnold\\_Joseph\\_Toynebee](http://fr.wikipedia.org/wiki/Arnold_Joseph_Toynebee)

2 Arnold J. Toynbee & Jane Caplan (1996) *L'histoire*. Grande bibliothèque, Payot, Paris, 709 p.  
édition révisée et abrégée par Toynbee lui-même de son œuvre maîtresse, *Étude de l'histoire* en 12 volumes (1934-1961), œuvre comparatiste panoramique sur l'essor et le déclin des civilisations.

Ces unités de champ intelligible, qui émergent à l'aube des temps historiques, il les désigne sous le nom de **civilisations**. Rendues possibles par la grande mutation néolithique d'il y a dix mille ans (invention de l'agriculture et de l'élevage), les civilisations sont liées à la fondation d'une cité ou d'une ville. Grâce à la première division du travail, la ville permet en effet à une fraction de la population de se libérer de toute activité économique immédiate et de développer une activité exclusive dans l'ordre de la pensée. Cette "caste sacerdotale" fait émerger au sein de la société concernée une certaine vision de l'organisation à mettre en place, des rapports sociaux à conserver ou à créer, de l'harmonie à maintenir. C'est tout cela que Toynbee appelle une "civilisation". Elle constitue pour lui "*un champ intelligible d'études historiques*" comme système spécifique de relations entre un certain nombre d'individus, de groupes et peuples différents.

La civilisation serait donc le véritable "atome social" depuis l'entrée dans la période historique (en gros, depuis 5 000 ans) ; les nations ou cités-Etats n'étant que des parties ou sous-systèmes de cet ensemble cohérent.

Cependant, Toynbee observe qu'aucune société particulière érigée en civilisation n'a réussi à embrasser l'ensemble de l'humanité dans l'espace et dans le temps (ce que Teilhard de Chardin appelle la **noosphère**). Et il décompte la succession de 31 civilisations depuis l'origine des temps historiques. Dans ces conditions, bien que chaque civilisation puisse être considérée comme une entité véritablement homogène et insécable, il existe toujours des échanges et des filiations de l'une à l'autre. Enfin, les civilisations les plus récentes sont caractérisées par ce que Toynbee appelle des **religions supérieures**.

Pour Toynbee, "*le trait distinctif des religions supérieures, en vertu duquel nous devons les regarder comme un nouveau point de départ par rapport aux religions de type antérieur, est qu'elles s'adressent directement aux hommes comme à des personnes individuelles, et non par l'intermédiaire des sociétés au sein desquelles ces personnes se livrent à leurs autres activités*". Alors que dans les sociétés primitives ou simplement traditionnelles, le social et le religieux sont indissolublement mêlés (ce qui est la thèse d'Emile Durkheim reprise par Marcel Gauchet pour caractériser ce qu'il appelle la religion primordiale), les religions supérieures (que Gauchet désigne par le terme de religions de salut) "*ont perçu que le salut doit être recherché, non dans le domaine des relations sociales, mais dans le domaine de la vie spirituelle de la personne*". Toynbee décompte ainsi six religions supérieures : hindouisme, zoroastrisme, judaïsme, bouddhisme, christianisme, islam, les trois dernières étant plus universelles que les trois premières qui restent davantage liées à leur matrice ethnique d'origine. "*Bien que les religions supérieures diffèrent entre elles d'après la façon dont elles ont réussi à se dégager de la matrice de leurs cultures ancestrales, elles représentent toutes des tentatives pour faire sortir la religion du domaine de la vie sociale et la transformer en une affaire personnelle. Désormais, l'homme entre en communication directe avec une réalité spirituelle suprême au lieu d'avoir affaire à elle par l'intermédiaire de la société humaine dont il est membre*". En pratique cependant, ces religions supérieures sont obligées de composer avec les religions de la nature et de la société qui les ont précédées et ne réussissent à produire leurs fruits spirituels que parmi une élite de disciples (par exemple les moines dans le bouddhisme). Et ce n'est que très progressivement que se réalise, dans les comportements collectifs, la distinction claire entre le spirituel et le social. Pour Marcel Gauchet, cette évolution n'a vraiment eu lieu que dans des sociétés marquées historiquement par le christianisme (on reconnaît là sa thèse sur "*le christianisme comme religion de la sortie de la religion*").

## 2. Typologie des civilisations

Peut-on ramener le développement d'une civilisation, de sa naissance à son déclin, à quelques archétypes ? Toynbee le croit et pense trouver dans l'histoire universelle deux grands modèles de référence.

**a) Le modèle hellénique ou polycentrique :** Il conjugue une unité culturelle fondée sur la langue et la religion avec un pluralisme politique à base de cités-Etats indépendantes. Ce qui caractérise ce modèle est le maintien, sur une longue durée, du pluralisme politique qui ne disparaîtra qu'avec l'avènement tardif d'un Etat universel : l'Empire romain.

La créativité de la civilisation se développe dans ce cadre polycentrique. C'est dans la phase de déclin de cette civilisation que le prolétariat intérieur (c'est-à-dire pour Toynbee la partie dominée de la population) crée une religion supérieure - le christianisme - qui deviendra la chrysalide d'une civilisation nouvelle : le christianisme occidental.

**b) Le modèle chinois ou de l'Etat universel :** L'Etat universel se met en place très tôt (2<sup>ème</sup> siècle avant JC) à l'aube même de la civilisation chinoise dont la créativité se manifestera ensuite dans le cadre de cette unité.

Etat, administration, classes supérieures, doctrine confucéenne "*constituent tous ensemble une seule grande institution intégrée*". Cette institution est tellement forte qu'elle renaît de ses cendres à l'issue de chaque phase de déclin, lorsque l'unité politique paraît un moment se dissoudre (invasions mongoles par exemple). De courtes périodes de désordre et d'anarchie ponctuent ainsi de longues périodes de stabilité qui sont autant de "*réalisations successives de l'idéal d'un Etat universel*". Ce rythme alternatif s'étale sur plus de 2 000 ans (de 221 av. J.C. à 1911).

**c) Vers un modèle composite helléno-chinois :** Toute phase de développement d'une civilisation se ramène plus ou moins à l'un des deux types purs qui viennent d'être présentés.

Le modèle hellénique, pluraliste et conflictuel, s'applique plus particulièrement à la phase de naissance et de croissance des civilisations. Le modèle chinois, unitaire et pacifié, concerne davantage les phases de maturité et de déclin. D'où la proposition par Toynbee d'un modèle composite helléno-chinois s'appliquant à toutes les civilisations mais selon des rythmes d'évolution pouvant être différents.

## 3. Les mécanismes de croissance des civilisations

L'observation historique montre qu'une nouvelle civilisation naît soit d'une mutation émergente à partir d'une société primitive, soit d'une crise profonde remaniant de l'intérieur une civilisation plus ancienne. Mais quels en sont les mécanismes et les conditions ?

**a) Le paradigme défi/réponse :** Il s'agit là de la thèse centrale de Toynbee, lequel rompt avec l'analyse traditionnelle cause/effet pour lui substituer un concept de nature systémique, le **défi/réponse**. "*A la différence de l'effet d'une cause, la réponse à un défi n'est pas prédéterminée, n'est pas nécessairement uniforme et, par conséquent, est en soi imprévisible*".

Le défi/réponse ouvre sur la liberté et la créativité de l'acteur. La réaction de l'acteur au moment où le défi se présente dans la réalité ne peut absolument pas être prédite mais jaillit, telle une nouvelle création, de la rencontre avec le défi lui-même. Et cette réaction ne peut se comprendre si l'on fait abstraction de la créativité de l'acteur, de son projet, de ses valeurs. Ainsi, par-delà le causalisme de la science positiviste, se trouve réintroduit dans l'analyse le principe de finalité.

Le défi représente en quelque sorte l'**aiguillon** de la nécessité. A cet aiguillon répond une **invention** des acteurs humains. Le cycle adaptatif **invention/nécessité**, bien connu de l'histoire des techniques, serait une des formes de ce paradigme défi/réponse.

**b) Quels défis ?** Très souvent, pour une société encore néolithique, le défi a été de nature agro-technique (défrichement d'une terre, assèchement de marais, maîtrise de l'eau). Mais il a pu revêtir d'autres formes : aridité du sol de l'Attique pour Athènes, absence de cordon littoral agricole pour les Phéniciens obligés de ce fait à devenir marins, arrière-pays dangereux pour Byzance, hostilité de l'environnement politique pour les juifs ce qui les a conduit en quelque sorte à devenir, en plein cœur de l'Orient Ancien, les "virtuose du religieux".

Mais si le défi est nécessaire pour faire naître une civilisation puis la pousser à se développer, il ne doit pas être excessif. Trop faible, le défi ne stimule pas, trop fort il écrase. Il y a en quelque sorte un niveau optimal du défi qui rend la réponse créatrice. Ainsi, la confrontation du christianisme avec l'islam présente, selon Toynbee, les trois cas de figure concevables. Le défi représenté par l'islam a constitué un stimulant :

- trop faible pour la chrétienté monophysite d'Abyssinie protégée par ses montagnes et ses déserts et qui est demeurée somnolente,
- trop fort pour la chrétienté orthodoxe du Moyen Orient qui a été asservie,
- optimal pour la chrétienté occidentale qui a résisté et a donné naissance à une nouvelle civilisation.

**c) L'entretien de la croissance :** La croissance d'une civilisation est fondée sur une succession réussie de défis/réponses. Cette succession est toujours déclenchée par le premier défi/réponse, le plus difficile à surmonter et qui servira ensuite de référence et de modèle.

Ces défis sont relevés par les individus créateurs de la société, lesquels constituent toujours une minorité. "*Peu nombreuses sont les personnalités créatrices qui mettent en mouvement une civilisation et l'entraînent en avant*". Et la croissance se mesure par la montée en **autonomie** et en **créativité** de la société.

Le progrès d'une civilisation ne peut s'identifier au seul progrès technique, car les défis les plus sévères sont bien souvent les défis intérieurs concernant par exemple l'organisation de la société elle-même. Tel est aujourd'hui le cas, selon Toynbee, pour la civilisation occidentale.

#### 4. Déclin d'une civilisation

Pour Toynbee, "*les déclin ne sont ni inévitables ni irréparables, mais si le processus de désintégration est à même de se poursuivre, je découvre qu'il suit apparemment un modèle commun dans la plupart des cas*". A l'origine, se trouve le renversement pervers du mécanisme de la **mimésis** (ou imitation).

Ce mécanisme présente un double aspect contradictoire. Pour créer, la minorité créatrice doit répandre et imposer ses valeurs, ce qu'elle réussit grâce au processus d'imitation (la majorité imitant la minorité créatrice)<sup>3</sup>. On vérifie alors la relation :

créativité —————> imitation.

Mais le mécanisme peut se pervertir pour donner :

totalitarisme —————> mécanisation  
(d'une aristocratie qui a perdu tout pouvoir créateur)      (d'une masse soumise)

---

3 On pourrait rapprocher ici l'analyse de Toynbee de la thèse du désir mimétique de René Girard.

Les dirigeants sont eux-mêmes hypnotisés par le dressage qu'ils ont inculqué à la base (ou "*prolétariat intérieur*") ; la mimésis s'est généralisée à l'ensemble de la civilisation. Il n'y a plus nouveauté, adaptation, mais répétition mécanique du passé. La tradition cesse d'être rappel stimulant à l'élan créateur pour se cristalliser en répétition figée et idolâtrique d'un passé éphémère, d'une institution, d'une règle, d'un outil. Cette idolâtrie peut revêtir deux formes :

☒ **une forme passive** (*koros*), "*s'endormir sur ses lauriers*". C'est l'assoupissement après une phase de gloire et de succès. Pourquoi un groupe ou un individu cessent-ils de créer? C'est pourtant le phénomène le plus commun de l'histoire. Il semble qu'un groupe ne puisse pas relever plus d'un défi à la fois. Après ce "*tour de force*", il s'endort sur son succès. "*Le créateur qui a connu une fois le succès est gravement handicapé, de par son succès même, lorsqu'il tente de reprendre son rôle créateur*".

☒ **une forme active** (*hybris*), se précipiter dans la catastrophe (*até* en grec) par la démesure et la répétition mécanique de ce qui a réussi dans le passé mais qui justement ne peut qu'anticiper l'échec. C'est en quelque sorte Gribouille se jetant dans l'eau pour ne pas être mouillé. Ce comportement est également très fréquent dans l'histoire.

Des nombreux exemples où se joue la tragédie *koros-hybris-até*, Toynbee va extraire à titre illustratif :

☒ **pour l'idolâtrie d'un passé éphémère** : Athènes qui s'aveugle sur son rôle transitoire "d'éducatrice de la Grèce", la République de Venise incapable de prendre la tête du mouvement pour l'unité italienne réalisée par un petit Etat périphérique (le Piémont),

☒ **pour l'idolâtrie d'une institution** : l'empire romain d'Orient qui conduit en 1000 ans la chrétienté orthodoxe à sa perte, celle-ci n'ayant de cesse que de vouloir le ressusciter,

☒ **pour l'idolâtrie d'un outil ou d'une technique** : pratiquement toute l'histoire de l'art de la guerre depuis la phalange macédonienne jusqu'à l'emploi de l'arme blindée dans le dernier conflit mondial.

## Conclusion

Le modèle de l'évolution historique d'Arnold Toynbee met en évidence les limites du modèle dit de *la théorie synthétique de l'évolution* (ou *modèle standard*) dû au biologiste Ernst Mayr (1905-2005) dans les années 1950 et ramenant l'explication du processus évolutif à la combinaison des mutations génétiques aléatoires avec la sélection naturelle de Darwin. Ce modèle a été popularisé par le prix Nobel Jacques Monod dans son célèbre ouvrage *Le Hasard et la Nécessité*. Il fait toujours partie de la *doxa* enseignée dans les cours de SVT de l'enseignement secondaire. Mais il est aujourd'hui mis à mal par de nombreux chercheurs en sciences du vivant qui montrent l'extrême diversité des mécanismes mis en œuvre dans l'évolution et la grande complexité du processus. D'où la crise traversée actuellement par ce modèle.

Si l'histoire des sociétés humaines n'est rien d'autre, sur un plan socio-culturel, que le prolongement de l'évolution du vivant, comme le pense Teilhard de Chardin, alors le modèle de Toynbee vient lui aussi en contestation du modèle standard. Certes, le *Défi* peut dans un premier temps être ramené à la *Nécessité* de Monod, notion plus large toutefois que la seule sélection naturelle. Mais la *Réponse*, elle, est beaucoup plus large qu'un simple produit du *Hasard*, même si elle inclut ce dernier dans son processus d'élaboration. Comme le souligne Toynbee, la *Réponse* présuppose l'intelligence finalisée et libre de l'acteur humain, l'invention créatrice qui imagine les solutions possibles (c'est-à-dire la *pensée abductive* de la systémique, pensée qui ne peut se réduire à l'induction et encore moins à la déduction).

Ce que nous observons alors au niveau de l'Histoire peut sans doute se transposer au niveau de l'évolution du vivant, permettant de reconnaître dans celle-ci des processus finalisés d'invention jouant par exemple au niveau de la "Grande Evolution" comme l'appelait le grand biologiste Pierre Grassé<sup>4</sup>, c'est-à-dire celle qui fait émerger de nouveaux types d'organisation du vivant comme les vertébrés, et au sein des vertébrés les mammifères, etc. Cette capacité d'invention du vivant a été formalisée par Teilhard de Chardin au travers de son concept d'**union créatrice** qu'il voit notamment à l'œuvre dans tous les processus de symbiose entre êtres vivants (entre bactéries pour faire émerger la cellule eucaryote, entre cellules pour l'émergence des métazoaires, puis tout au long du processus de céphalisation). Pierre Bricage avec son modèle sur les *Associations à Avantages et Inconvénients Réciproques et Partagés* (AAIRP) ne me semble pas étranger à cette conception.

Ainsi, un même processus serait bien en œuvre depuis le big-bang dans tout l'Univers, même si ce processus agit au travers de mécanismes de nature différente mais fonctionnellement semblables ou analogues.<sup>5</sup>

---

4 Pierre Grassé, *L'évolution du vivant*, Albin Michel, 1973.

5 Note de l'éditeur :

Pour approfondir et compléter la vision de cette évolution, on lira avec intérêt

Collectif (2010) Actes du Colloque *Lire l'évolution : 150 ans après Darwin, 70 ans après Teilhard.*, (13 & 14 novembre 2009) <http://www.teilhard.org/>, Centre de Sèvres, Paris. *Teilhard aujourd'hui* n° 33

Donnadieu G. (2006) *Les religions au risque des sciences humaines*. Parole et Silence, Paris, 287 p.

Donnadieu G. (2012) *Comprendre Teilhard de Chardin*. 1 CD mp3 6h40 & livret (15 figures) 13 p., Saint-Léger productions, France, [saintlegerproductions.fr](http://saintlegerproductions.fr)